

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 16

Artikel: Lo mot dè pâsse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193582>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de disparaître ; plus heureux celui à qui la coquette a daigné dire en partant : « A jeudi ! » Alors que tant d'autres s'en vont avec un regret, il emporte une espérance. Que de gens n'ont que cela pour vivre ! »

Encore le mariage.

Puisque chacun se met à dire quelque chose sur le mariage, même les vieux garçons qui ne devraient y voir goutte, semble-t-il, je veux aussi, toute vieille fille que je suis, glisser un mot dans cette question ténébreuse.

Je ne dirai rien aujourd'hui de l'idée du charitable célibataire qui nous laissait entrevoir samedi dernier la possibilité, malgré nos quarante ans prochains, d'une espérance... d'une éclaircie dans notre ciel morose... d'une rencontre... enfin il faut lâcher le mot : la possibilité de trouver encore un mari !!

Pour cette fois je ne m'adresserai qu'aux personnes de notre sexe, qui ont eu le privilège de faire leur bienheureuse rencontre pendant les belles années de leur jeunesse. Leur cœur, me semble-t-il, devrait déborder de reconnaissance envers ceux qui leur consacrent leur vie entière, qui travaillent pour elles et les entretiennent généralement de tout.

Elles devraient garder religieusement le souvenir de leur première rencontre et de leurs heureuses fiançailles. N'ont-elles pas été alors encensées, adorées, comblées de douces attentions et de tendres paroles ? n'ont-elles pas eu, ces dames, une lune de miel toute de rayons dorés ? Eh bien ! quel cas en ont-elles fait ? Au lieu d'alimenter la tendresse de leurs époux, au lieu d'empêcher que l'amour, ce doux miel, s'échappât de sa jolie enveloppe, elles l'ont laissé s'écouler petit à petit : aussi qu'elles ne se plaignent pas, si elles n'ont plus aujourd'hui qu'une lune à rayons de cire !

Si elles voulaient, pourtant, tout irait bien : leurs maris ne sont tranquilles que quand elles ont un air un peu content ; ils sympathisent à tous leurs bobos réels ou imaginaires ; quand ils vont en voyage, ils leur rapportent un petit objet comme si elles étaient des bébés ; le dimanche, ils les conduisent à la promenade, en faisant aller la poussette devant eux avec l'air le plus respectable qu'il soit donné à l'homme d'avoir. Et enfin, ne leur offrent-ils pas leur bras sans rechigner, chaque fois qu'il faut aller baptiser ?

Que voyons-nous d'un autre côté ?... Des créatures comme par exemple celle dont vous avez parlé dans votre numéro du 8 avril, et qui donne à son amie de si perfides conseils en lui indiquant la manière de conduire son mari par le bout du nez !...

Une telle chose me révolte ! Elles en viennent, ces dames, à tourner leurs

époux en ridicule, à s'en moquer, à leur mettre la peur dans le cœur en se faisant passer pour plus méchantes qu'elles ne sont ; elles leur disent le contraire de ce qu'elles pensent ; elles leur tournent le dos !! Ce n'est pas moi qui agirais ainsi, mesdames, si jamais il m'est accordé de faire une rencontre imprévue ! Vous ne savez pas apprécier votre bien-être, et, sans hésiter, vous dites avec Musset :

Le peu de bonheur qui nous vient en chemin.
Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
Que le vent nous l'enlève !

Ah ! c'est moi qui le garderai bien, mon bonheur, et qui jamais ne le laisserai prendre par le vent quand j'aurai fait ma bonne rencontre !

(Une vieille fille, pour le moment).

L'art de donner un dîner.

Nous retrouvons dans nos vieux journaux un numéro de *l'Echo de la Semaine* (M. V. Tissot, rédacteur) un article indiquant d'une manière détaillée la manière de procéder lorsqu'on veut donner un dîner. Nous en extrayons les passages suivants qui intéresseront, sans doute, bon nombre de lecteurs.

S'il s'agit d'inviter un supérieur, on doit l'inviter verbalement, en lui faisant une visite. Avec des égaux ou des inférieurs, on peut leur écrire ou leur envoyer sa carte.

Une maîtresse de maison doit faire tout son possible pour contenter ses invités. Non-seulement elle s'occupera du menu qui devra être soigné, mais encore elle devra bien prendre garde de ne pas réunir des personnes antipathiques les unes aux autres, en un mot, elle devra rendre sa maison agréable.

Le dressage de la table doit être l'objet d'une attention toute particulière. Les fleurs et les fruits mettent une note gaie sur le blanc uniforme de la nappe.

Lorsque les convives sont nombreux, il est préférable de désigner la place de chacun d'eux par une carte placée près du couvert.

Il faut s'arranger à avoir un nombre égal de personnes des deux sexes. Le maître et la maîtresse de la maison occupent le milieu de la table, en face l'un de l'autre. Les places d'honneur sont à leur droite et se donnent à la dame et au monsieur le plus âgé.

Une jeune fille n'occupe une place d'honneur que si elle remplit l'office de demoiselle d'honneur à un mariage.

Les enfants ne sont jamais admis à un dîner de cérémonie.

Les invités arrivent un quart d'heure avant l'heure fixée, jamais après. Les maîtres du logis sont au salon pour recevoir leurs hôtes.

On présente les unes aux autres, dans

son salon, les personnes qui prennent part au repas.

A l'annonce : « Madame est servie, » le maître du logis se dirige vers la dame la plus âgée et passe le premier avec elle dans la salle à manger. Les hommes s'en vont alors vers la dame qui leur a été désignée par le maître de la maison et lui offrent leur bras.

Le potage est servi lorsqu'on entre dans une salle à manger ; on ne doit y tremper sa cuiller que lorsque tout le monde est prêt.

Au dessert, la maîtresse de la maison fait les honneurs. On sert d'abord les glaces, puis les gâteaux, les fromages et les fruits.

Un maître de maison porte le premier toast dans un dîner. Tout le monde soulève alors son verre et s'incline avant de boire.

Un invité consulte du regard le maître de la maison avant de porter un toast à une des personnes présentes.

On ne sert plus le café dans la salle à manger, maintenant, après un dîner. C'est dans le salon que se trouve un plateau contenant les tasses et les liqueurs diverses.

Après avoir diné chez quelqu'un, on doit y passer la soirée ou au moins quelques heures de la soirée.

On reçoit les gens selon sa situation de fortune, simplement, si ses ressources sont limitées, mais cette simplicité n'exclut nullement une certaine recherche dans la préparation des plats.

On fait donc bien de ne pas former de relations très intimes avec des gens beaucoup plus fortunés que soi. Il est bon de réfléchir avant de s'asseoir à la table des autres.

Le mot de passe.

Quand l'est qu'on va à la guerra et qu'on est de façhon su la route, on ne laissè nion passà sein qu'on vo diessè lo mot de pässe, que l'est on mot qu'on dussè cognàitrè po poai passà perquie, et que cliào que sont de façhon dussont assebin savai. Dinsè onna supposechon que y'aussè on bataillon pè Tolotsena, ein teimps de guerra ; eh bin, on met-trai dai faqchenéro de ti lè cotés dào veladzo, ein l'ao deseint lo mot de pàssa, que l'est on mot que n'a rein d'estrà, que lo colonet décidè, que cein pao ètrè on nom de vela, ao bin on outro mot, quin que sai. Ora, se du lo defrou on einvouè onna piquietta ao bin on chasseur à tséau portà dai z'oodrès à Tolotsena, on l'ao dit, devant de parti, lo mot de pàssa, et quand l'arrevont vai on faqchenéro, stusse cràisè la bayonnetta et l'ao fà : « Qui vive ? le mot de passe ? » Se savont lo mot, on lè laissè passà ; mât se lo savont pas derè on lè fà reveri, et se volliont cresenà, on lè fot bas d'on

-coup dè fusi, ao bin on lè z'einfatè avoué la bayonnetta.

Ein 47, adon dè la campagne d'ao Son-derbon, que lo bataillon Bolens étai dein lo canton dè Fribor, d'ao coté d'ao bou d'ao Daillettès, iò lè pétairus ont ho et bin pétollhi, que mémameint y'ein a z'u d'ao tià et d'ao z'estraupia, on avai met d'ao sentinellès decé, delé, que ne laissi-vont nion abordà sein lo mot dè passa.

On dévai lo né qu'on sergent dè vortigeu dè cé mémo bataillon avai fé onna petita escampetta dein lè z'einverons, iò l'avai vu, ein passeint, d'ao galèzès gau-pès, rarevâ on bocon tard po rejeindrè sa compagni, et dut passâ vai on faqche-néro, on certain Bibineau, qu'étai dein lè mouscatéro, dè la quatro.

Quand Bibineau out que cauquon ve-gnâi, sè branquè ein jou, et demandè lo mot dè passe. L'autro, que lo savai pas, lai dit : « Ne lo sé pas, m' laisse-mè pi passâ, su sergent dein lè vortigeu et ne su pas d'ao Sonderbon.

— Rein de cein ! répond Bibineau ; y'é l'ordrè dè ne nion laissi passâ s'on ne sâ pas derè lo mot ; dinsè, reveri-vo !

— Mâ, se t'è plié ! laissè-mè passâ, sein quiet y'arrevéri trâo tard.

— Diabe la passâie ! Y'é ma consigne et ne laisso nion passâ sein qu'on mé dièssè « Morges, » fâ Bibineau, que n'avai pas einveint la pudra.

— Eh bin ! « Morges, » lai criè lo sergent.

— Ah ! stu iadzo, vo pâodè passâ, lai fâ Bibineau ein remetteint lo pétairu su l'épaula.

L'amour et ses misères.

Genève, le 15 avril 1893.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez publié ces derniers temps divers articles qui ont vivement piqué la curiosité de nombreux lecteurs du *Conteur vaudois* ; je veux parler de la charmante et spirituelle « lettre d'une Neuchâteloise, » celle d'un « vieux célibataire, » etc.

Ce célibataire se plaignait amèrement des jeunes filles, qui, dans la question du mariage, recherchent avant tout l'argent. Peut-être est-ce le cas d'un certain nombre, mais je crois qu'il existe chez nos jeunes filles un défaut plus général et plus grave encore, défaut auquel on peut attribuer une foule de mariages mal assortis. C'est, j'en ai la conviction, la manière déplorable dont ces jeunes filles, ainsi que les mères, comprennent l'amour.

Je suis femme et je m'explique, en me faisant tout simplement l'écho des réflexions on ne peut plus sensées d'un correspondant d'un journal que vous avez cité plus d'une fois : *La France*.

L'amour, dit cet écrivain, inquiète surtout les femmes et les mères. L'une

de ces dernières, désespérée des ravages opérés par la passion dans l'esprit de sa fille, m'écrit une lettre poignante où elle me supplie d'indiquer le remède à ce qu'elle considère comme une folie.

Elle a raison, cette femme. L'amour, tel que le conçoit le cerveau de certaines fillettes, est une folie. Avant que leur cœur ne soit éclos, avant qu'il n'ait été touché par la flamme divine, la fille d'aujourd'hui s'imaginer être amoureuse. Elle a appris l'amour comme on lui apprend à faire des confitures, dans un livre. Son esprit a vagabondé au travers des feuillets d'un roman. Elle y a vu soupirer, très bêtement d'ailleurs, un beau jeune homme, ridicule dans sa perfection, blond ou brun suivant le caprice de l'auteur, qui raconte des fadaïses, qui soupire célestement, qui traverse les fleuves, fend les montagnes, qui est beau, jeune, riche, quelquefois savant (ceux-là sont déjà un peu en baisse), et qui ne possède tous ces biens que pour les offrir à l'angélique créature que toutes les fillettes se croient être.

Les bourgeois appellent ces demoiselles des *romanesques*. Le mot est assez juste. J'ajoute même qu'il mérite d'intéresser le médecin, car il caractérise et définit un état d'âme malade et inquiète.

Les romanesques ne connaissent pas et ne comprennent pas l'amour. Je n'hésite pas à dire qu'à mon avis l'amour vrai n'est jamais une passion au sens strict du mot. C'est au contraire un sentiment très naturel, très profond, qui vient à son heure sous la lente poussée de la sève humaine, qui s'épanouit sans brusquerie et qui est d'autant plus durable qu'il est plus rationnel et plus raisonnable.

L'amour qui s'allume comme un incendie, qui naît de cette fournaise, ne donne jamais qu'un éclat passager, flamme brillante aujourd'hui, feu-follet demain, lointaine fumée bientôt.

Ces pauvres filles se sont fait un idéal. Elles cherchent, comme Diogène, l'homme qu'elles ne trouvent pas. Le soir d'un bal, elles rentrent tout émuës. Un bellâtre ou un fat leur a fait d'ineptes compliments qu'elles prennent pour des vérités. Voilà l'homme rêvé. Ou bien c'est un sombre, un incompris, un grave, un savant, un poète. Il cherche une âme sœur qui le comprenne et l'aide à marcher à l'immortalité. L'âme sœur, c'est la mienne, pense non sans fatuité la romanesque amoureuse.

Demandez à toutes ces jeunes filles ce que c'est que l'amour. Elles rougissent sans savoir pourquoi, souvent. Leur mère fait des yeux effrayés à ce seul mot et évite qu'il ne soit prononcé devant elle. Elles en concluent que ce doit être très laid ou au contraire très joli. Pour elles, c'est tout comme ; elles vou-

dront savoir ce que c'est. La nature les rend femmes et bientôt la lecture des romans leur faussera l'esprit.

Les folles ou les malades d'amour ne doivent donc cela qu'à la réserve absurde des parents et aux fantaisies grotesques des romanciers. Ceux-là versent dans l'âme des femmes un poison subtil.

Tenez, dût-on me maudire, j'aimerais mieux voir lire aux jeunes filles les descriptions crues, mais sincères, des réalistes, que les mièvreries des psychologues à l'orgeat, ou les horreurs raffinées des auteurs passionnels.

La femme est née pour être femme, pour être mère. Je ne vois pas pourquoi on lui cacherait sa sublime et sainte mission.

Pour garder vos filles à l'abri des atteintes du mal d'amour, mères de familles, laissez-les grandir comme l'arbre des vergers, surveillant sa croissance, la guidant, la soutenant, mais ne lui cachant pas le soleil de peur qu'il ne la brûle. Apprenez-lui ses devoirs futurs, sa mission dans la famille et au foyer. Je sais bien que c'est un mode d'éducation jusqu'alors inconnu chez nous. Mais ne vous plaignez pas si l'amour naît avec des formes bizarres et redoutables.

Jeunes filles, aimez avec votre cœur et non avec votre cerveau. Ne brûlez pas vos ailes à la flamme torride des factices descriptions. Aimez comme des femmes et non comme des folles. Que votre amour soit doux comme le souffle du zéphir. Cet amour-là, voyez-vous, agite légèrement le cœur, n'excite point de tempête, ne cause point de tourments, mais une joie paisible.

Telles sont, monsieur le rédacteur, les réflexions que je me permets de mettre sous les yeux de vos lecteurs ; puissent ceux à qui elles s'adressent plus particulièrement en tirer quelque profit.

Votre fidèle abonnée,

Amélie H...

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. FAVRAT.

X

Dès lors le cousin fut singulièrement refroidi à l'égard de son mariage. Il lui semblait cependant qu'il aimait assez Judith pour la prendre sans dot, mais le vrai, c'est qu'il ne l'aimait pas avec beaucoup de désintéressement et de franchise. Il aimait surtout l'argent et, vanité des vanités ! il voulait qu'on pût dire de lui : Sa femme a eu quelque chose. Cependant il continua ses visites à Mauverney, comme par le passé ; seulement il observa, et sans changer sa manière d'être avec Judith, il fit en sorte de voir plus avant dans la vraie situation de Pierre à Claude. Il essaya même de tâter l'oncle à ce sujet, mais en vain ; celui-ci était trop fin pour se laisser